

Racisme et Féminicide dans *Descentes aux Enfers au Pays des Droits de l'Homme* de Régine Mfoumou

Mouhamed Nsangou NJOYA¹

Abstract

Presented as a contrastive configuration of the cities of Yaoundé and Paris, *Descentes aux Enfers au Pays des Droits de l'Homme* is also read as a representation of migrant women plagued by female actions in France. This is motivated by prejudices on African immigrants, which lead to their discrimination. Using imagology as methodological tool, this study leads to the conclusion that the narrative of Régine Mfoumou militates for the abolition of feminicides and the reconsideration of migrant African women as a key actor in societal progress.

Keywords: *Feminicide; Novel; Racism; African woman; humanity; chosification.*

DOI: 10.24818/DLG/2025/SP/03

Introduction

Le féminicide s'appréhende comme toute action visant à détruire, déshumaniser ou ôter la vie à la gente féminine. Elle s'apparente aussi à toute forme de violence qui concourt à son mal-être et constitue une atteinte à son humanité. Cet état de chose innervé de nombreux textes d'auteures contemporaines selon des motifs divergents. C'est le cas de *Descentes aux Enfers au Pays des Droits de l'Homme* de Régine Mfoumou, un roman qui campe Yvette, une migrante camerounaise en proie au féminicide à Paris. Ayant migré en France dans l'espoir d'une vie maritale et paradisiaque avec Georges, un français rencontré sur internet, son origine raciale s'y transforme en adjuvant de sa mort lente et progressive. Cette appréhension de l'œuvre se démarque de la précédente, laquelle voit en ce roman une « déterritorialisation » de l'Eldorado à Paris pour une « reterritorialisation »² à Yaoundé. Le territoire d'origine se mue

¹ Mouhamed Nsangou Njoya, Université de Dschang, Cameroun, Nsangoumama78@yahoo.fr

² Mouhamed Nsangou Njoya, « Déterritorialisation et reterritorialisation de l'Eldorado : une lecture de *Descentes aux Enfers au Pays des Droits de l'Homme* de Régine

en paradis abandonné dont les protagonistes ne réalisent la valeur qu'au contact de la réalité d'un autre terroir. C'est ainsi que découle la présente réflexion, qui entend montrer que le féminicide en situation d'immigration se justifie dans ce roman par la discrimination raciale des femmes africaines. Pour étayer cette hypothèse, l'on aura recours à l'imagologie littéraire de Daniel-Henri Pageaux, définie comme « l'étude des images ou représentations de l'étranger »³. Elle permettra de mettre en évidence les images, les agissements et surtout les attitudes qui rendent le phénomène intelligible. Dans cette perspective, l'on recourra à la manie et à la phobie, utiles à l'appréhension des perceptions camerounaise et française de la femme migrante. Pour ce faire, l'on procédera d'abord à une exploration des stéréotypes sur l'altérité féminine africaine ; ensuite, l'on montrera comment ceux-ci engendrent des actes de féminicide en contribuant à la dynamique narrative de l'œuvre ; enfin, l'herméneutique du texte révélera une écriture romanesque qui milite pour l'éradication des féminicides et la revalorisation de la figure féminine au détriment des considérations exodermiques.

1. Des stéréotypes sur la féminité africaine

La perception de la femme migrante camerounaise dans le présent roman est consubstantielle à de nombreux stéréotypes ; lesquels induisent une hiérarchisation dans laquelle elle apparaît comme un être inférieur aux Français. Ces stéréotypes sont nourris par un esprit passéiste, qui se fonde sur l'histoire coloniale pour légitimer la supériorité des Européens. Bien qu'originaire d'un pays indépendant, le protagoniste principal fait face à des personnages qui ne se sont pas détachés des clichés clivants et dévalorisants sur l'Afrique. Cela se voit lors de la rencontre d'Yvette avec les parents de Georges. La camerounaise est, a priori, perçue comme une personne incapable de langage, comme l'illustre la question de Clarisse, sa « belle-mère », adressée à son fils : « - On comprend bien tout ce qu'elle dit, la p'tite ? »⁴. Cette question révèle subtilement une animalisation de

Mfoumou », in Olfa Abrougui et Senda Souabni Jlidi (Dirs), *Visages de villes. De la Renaissance à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2023, p.265.

³ Daniel-Henri Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 59.

⁴ Régine Mfoumou, *Descentes aux Enfers au Pays des Droits de l'Homme*, Paris, Rhema, 2011, p. 51.

l'étrangère qui ne disposerait pas de facultés humaines lui permettant de s'exprimer convenablement et de façon intelligible. L'on est là dans une « idéologie raciste » masquée, qui repose sur la « fausse démonstration » de « l'infériorité (...) intellectuelle ou de l'anormalité de l'Autre »⁵. À cela s'ajoute la méconnaissance de l'Afrique qui se résume, pour l'hôte d'Yvette, au Cameroun : « Je n'ai jamais visité l'Afrique. C'est grand ton pays ? »⁶. Il y a là encore une posture hégémonique de la Française accentuée par des discours réducteurs sur les Africains et Africaines diffusés par leurs médias. Ceux-ci relaient des images d'une pauvreté généralisée et d'une indigence accrue qui inspirent la compassion de la communauté française. La narratrice informe à cet effet qu'au cours de leur rencontre, « elle (Clarisse) voulut aussi savoir si notre mode de vie était réellement différent de ce qu'elle voyait parfois à la télévision et parut compatir à notre pauvreté en des termes qui me troublèrent un peu »⁷. La curiosité de la belle-mère, inclinant à croire à une certaine affabilité, cache en réalité une attitude de méfiance qui est plus expressive chez son époux.

Joseph, le père de Georges, est effectivement celui qui l'exprime sans ambages. Il manifeste « son aversion cruelle et inimaginable » à l'égard d'Yvette qu'il accuse « d'avoir charmé son fils pour fuir la misère ». Et dans un esprit de déni, il rajoute que « ce n'était pas son fils qui avait causé la pauvreté de l'Afrique pour devoir en payer le prix »⁸. C'est dire que les personnages français sont non seulement hostiles, mais aussi dans une attitude de Phobie vis-à-vis de la migrante puisque la « réalité étrangère est tenue pour inférieure par rapport à la supériorité de la culture d'origine (la culture française) »⁹. À travers leurs propos se dresse un « système de qualification différentielle » d'où l'on peut tirer les oppositions suivantes : « sauvage vs civilisé, barbare vs cultivé », indigent vs opulent. Le premier couple oppositionnel s'illustre dans le regard dédaigneux de Joseph qui la considère comme « une sauvage débarquée de la brousse »¹⁰ et dont la venue en France s'apparente à une entrée dans la civilisation, voire un accès à l'humanité. Comme ses parents, les discours de Georges ressassent également ces préjugés ; et l'on en déduit qu'il ne s'agit pas de faits isolés,

⁵ Daniel-Henri Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, op.cit., p. 63.

⁶ Régine Mfoumou, *Descentes*, p. 51.

⁷ *Ibid.*, p. 52.

⁸ *Ibid.*, p. 53.

⁹ Daniel-Henri Pageaux, op.cit., p. 71.

¹⁰ Régine Mfoumou, *Descentes*, p. 55.

mais bien d'une mentalité de groupe propre à la société française de l'univers onirique de Régine Mfoumou.

La relation de couple entre Yvette et Georges est régulièrement confrontée à l'image répandue d'une France salvatrice d'Africaines indigentes, sans-emplois et venues en France pour s'enrichir. Fautive d'avoir décroché le téléphone de son « époux », le prétexte est trouvé pour lui rappeler, avec un air de condescendance, ses moments difficiles au pays et le privilège qu'elle a désormais de vivre à ses côtés. La vie en France s'assimile, d'après lui, à une évolution sociale, au franchissement d'un palier sur l'échelle de réussite. Comme cette séquence et d'autres dans le roman, il y a un recours permanent aux clichés du néant chez l'Africain et du tout chez le Français. Cela s'illustre dans la réponse de l'homme à sa compagne : « c'est comme ça que tu me remercies de t'avoir sorti de la misère ? Sans *moi* où serais-tu en ce moment ? Tu ne serais rien... tu serais en train de vendre des beignets à la sauvette dans ton bled »¹¹. Ici encore resurgit le stéréotype de la misère, du désespoir et du vide ailleurs, alors que Georges a séjourné au Cameroun où la réalité était différente, moins dramatique relativement à ce qui était projeté. L'évocation de l'activité entrepreneuriale de celle-ci paraît insignifiante pour lui, car ne représentant ni un emploi décent et valorisant, ni une source de revenus susceptibles de lui permettre de vivre et de se construire un avenir confortable. À travers différentes séquences de l'intrigue, il y a aussi la rémanence d'une féminité étrangère incompetente, incapable d'efforts physique et intellectuel pour soutenir et faire avancer le ménage. Cette idée est renforcée par le malaise de l'homme qui considère sa compagne comme un poids financier, une consommatrice ou une charge qu'il ne peut assumer dans le long terme. Voilà autant de préjugés que met en procès le récit de l'auteure camerounaise et fondent la misogynie de ses personnages français envers la gente féminine africaine.

2. Des féminicides ou actes mortifères envers les migrantes africaines

Dans l'œuvre de l'auteure camerounaise, les féminicides ne se matérialisent pas par la mort physique des personnages africains, mais par des situations de déréliction, de violence, de souffrance qui leur ôtent leur

¹¹ *Ibid.*, p. 62.

humanité. En sorte qu'elles ne sont plus que des loques humaines, des épaves dépouillées de toute leur substance. Alors que les migrantes africaines, ainsi que leurs familles, sont dans une attitude de manie, c'est-à-dire la « valorisation positive »¹² des Français, perçus comme des biais d'un amour sincère et d'une amélioration substantielle de leurs conditions de vie, ceux-ci, par contre, voient en elles des sources de déperdition et de ruine. Ce qui accroit leur mépris et leur bestialisation. Le mélodrame de Jesabel, une nigériane qui a migré en France à la recherche de biens matériels nécessaires à son bien-être, illustre parfaitement cet état de chose. Répudiée de nombreux domiciles qui lui ont offert un abri momentanément, elle est accueillie par un Blanc, « sauveur », qui lui promet le mariage. Loin de compatir à sa situation, il en fait un objet de satisfaction sexuelle à souhait, brandissant la menace d'une expulsion du territoire français en cas de refus. Censé être un moment de plaisir réciproque, la sexualité se transforme en un instant infernal pendant lequel elle subit « d'étreintes si violentes », fait « l'amour dans une situation inconfortable les pieds et les mains liés, tandis que son fiancé utilis[e] toutes sortes d'objets pour se procurer du plaisir ». La chosification est plus atroce lorsque l'homme recourt à « un martinet » pour la faire « hurler et sangloter », l'obligeant à « se coucher sur le ventre afin d'accomplir sa tâche de pervers »¹³. Il apparaît clairement une déshumanisation progressive de Jesabel que son conjoint utilise comme un gadget pour assouvir ses désirs. La maltraitance qu'elle subit avec résilience témoigne de son aperception dégradante ; laquelle légitime le sadisme de l'homme envers la Nigériane qui, par ses origines, est, pour lui, indigne de considération ou d'humanité. La bestialisation et l'inhumanisation sont poussées à leur paroxysme quand le Français incinère l'avant-bras de celle-ci au motif de son refus de céder à ses lubies. Seule sa fugue apparaît comme une voie de sauvetage, même si elle garde à vie les traces d'un mariage qui s'est avéré impossible, notamment « la cicatrice d'une monstrueuse entaille qui rappelait une brûlure profonde »¹⁴. La frayeur qui s'empare du lecteur et met en branle ses facultés sensorielles atteste de la profondeur du mal auquel est vouée la jeune africaine :

¹² Daniel-Henri Pageaux, *op.cit.*, p. 71.

¹³ Régine Mfoumou, *Descentes*, p. 86.

¹⁴ *Ibid.*, p. 82.

Un jour, parce qu'elle lui avait résisté, il avait allumé une bougie et brûlé son avant-bras à l'aide de la cire et de la flamme frémissante. Malgré ses cris et ses pleurs, il ne s'arrêta que lorsqu'un voisin, inquiet, était venu frapper à la porte. Mais, il avait honteusement renvoyé ce dernier et refermé la porte. Ensuite, voyant le bras de sa partenaire suinté de plus en plus, il avait entrepris de le refroidir à l'eau froide quelques minutes, dans une grande indifférence qu'il confirma juste après en allant se réfugier dans leur chambre après avoir claqué la porte derrière lui, tandis que désespérée, Jesabel avait continué de gémir de douleur jusqu'à ce que le sommeil ne la soulageât quelques heures.¹⁵

L'on est là dans une phobie qui tend vers « l'élimination, la mort symbolique de l'Autre »¹⁶. Sous le prétexte et le préjugé de l'infériorité, l'altérité africaine est sujette à des actes mortifères, une cruauté inouïe dont l'indifférence des auteurs conforte la normalisation et la banalisation de la dérive. Comme Jesabel, d'autres migrantes sont les victimes de telles atteintes à leurs vies dans le récit. Elles sont perçues et traitées comme des objets de mercantilisme.

Yvette est en proie aux mêmes traitements en ce sens qu'elle est sous le joug de fausses croyances relatives à l'identité et à la culture des femmes africaines. Son couple est confronté à une relation difficile, motivée par l'idée d'une féminité inférieure et intéressée. C'est pourquoi le Français la perçoit comme un gadget sexuel, un être dont il peut disposer à satiété. Son attitude, ses réactions et ses agissements plongent la Camerounaise dans un état de dépression, marquée par l'écart entre les réalités de son bled originel, favorable à la mixité, et un territoire d'accueil xénophobe et suprématiste. Le discours de l'homme sur le lien qui les unit désormais est symptomatique du regard déshumanisant et de la figure omnipotente qu'il croit incarner auprès d'elle. S'adressant à celle-ci, il tient ce discours :

Vivre sous mon toit ne te donne aucun droit... encore moins de te considérer comme ma partenaire. Et, je te rappelle que ta vie dépend de moi, alors tu as intérêt à me satisfaire autant de fois que je le désire, de jour comme de nuit, où et quand je veux, parce que je t'ai sortie de la misère et je t'ai évité le strip-tease que tes sœurs offrent gratuitement dans les cybercafés pour charmer les Blancs comme moi. Tu peux donc t'estimer

¹⁵ *Ibid.*, pp. 86-87.

¹⁶ Daniel-Henri Pageaux, *op.cit.*, p. 72.

*heureuse de tout ce que j'ai fait pour toi. D'ailleurs, sache que tu vas me rembourser tout l'argent que j'ai dépensé pour toi, jusqu'au centime...*¹⁷

C'est dire qu'Yvette est dépossédée de son humanité puisqu'elle cesse d'être une femme à part entière, un personnage humain pour devenir, comme tout autre objet, la propriété d'un Blanc. Ici encore les stéréotypes de la misère et du Blanc sauveur fonctionnent chacun comme un « mot-fantasme »¹⁸ que les protagonistes brandissent de façon obsessionnelle pour justifier leurs agissements. Il s'y lit donc le drame d'une migrante en Europe qui n'a plus « aucune valeur humaine » pour la simple raison qu'elle est « noire »¹⁹. Ce drame va s'intensifier avec son esclavagisation.

Le personnage principal de Régine Mfoumou réalise à peine le désintérêt de son conjoint et son envie de se débarrasser d'elle qu'elle fait face à une autre réalité inconvenante, qui la désarme : celui de sa vente à Jesabel, devenue proxénète afin de concrétiser ses objectifs personnels. La conscience de son esclavagisation et de sa réification la détruisent profondément. La désillusion de la jeune femme en terre française la transforme en être nostalgique, dégoûté et complètement résigné envers la vie. Sa résignation se matérialise lorsque la Nigériane l'informe des tractations financières qui ont abouti à son achat auprès de Georges :

*Jesabel m'assomma, en m'apprenant qu'elle avait payé environ cinq mille euros à Georges contre mes services. Je lui appartenais donc ! Et, les trois années à venir, j'allais devoir travailler pour elle, afin de rembourser cette somme. Sa voix austère engourdit tous mes membres à mesure que je me rendis compte que l'horreur et la décadence s'étaient bel et bien installées dans ma vie.*²⁰

De ce passage découle une seconde mort de la Camerounaise, esclave d'un groupe de proxénètes, qui réalise que dans son pays d'accueil, tous les humains n'ont pas le même statut ou la même valeur. Et cela se poursuit avec ses mésaventures dans l'entreprise de Jesabel.

Le drame d'Yvette est surtout celui de sa dépersonnalisation et de sa déculturation. Issue d'une culture et d'une éducation à la pudeur, sa

¹⁷ Régine Mfoumou, *Descentes*, p. 95.

¹⁸ Daniel-Henri Pageaux, *op.cit.*, p. 66.

¹⁹ Régine Mfoumou, *Descentes*, p. 95.

²⁰ *Ibid.*, p. 108.

situation d'esclave la transforme en personnage érotique et pornographe. Ce d'autant plus qu'elle a été moulée par un cliché selon lequel les Africains sont « pudiques voire pudibonds et ne parlent que très peu, si ce n'est du tout, de sexualité ou de sexe publiquement »²¹, encore moins s'afficher dans une vêtue qui met en avant ses parties intimes. En effet, elle est contrainte, « en larmes », à se « dénuder » devant Jude, mais surtout à se vêtir de « string » et de « body en dentelle »²² pour avoir une apparence attirante et aiguïser l'appétit de tous les clients. Les interrogations relatives à son devenir et à l'image qu'auraient ses parents de sa nouvelle vie amplifient la douleur et la décadence de la Camerounaise. Cette décadence se traduit par la nostalgie et une consternation profonde. D'où ce propos rétrospectif : « J'étais consternée. Dans ma famille, la pudeur faisait partie de l'éducation. Jamais je ne m'étais baladée dans une maison toute une journée sans autre vêtement qu'un string et son soutien-gorge assorti »²³. L'affliction est si profonde qu'elle en ressent une impression d'embalement. Les cris et les appels incessants dirigés vers ses parents et sa grand-mère défunte apparaissent comme l'ultime recours dont elle espère une « délivrance mystique des mains »²⁴ de ses propriétaires.

Le féminicide se manifeste aussi par une mort progressive de la femme à travers la dénaturation de l'acte d'amour. Alors qu'entre Blancs ou Français, cela constitue un moment d'échange réciproque, d'affection, de tendresse, d'attentions, la sexualité avec la migrante africaine est au contraire l'envers monstrueux de cet état de chose. Exposée à toutes les lubies des clients français, l'immigrée découvre avec stupeur et frayeur la phobie de ces hommes pour elles, qu'ils utilisent tels des machines à sexe, indépendamment de leur malaise et de leurs émotions. C'est la réalité à laquelle est confrontée Yvette avec son premier client. Incapable de dispenser son corps des sévices d'un coït involontaire, elle œuvre tout au moins à en épargner ses pensées et sa dignité ; elle est donc dans « une

²¹ Flora Amabiamina, « De la privation à la libéralisation de la parole sur le sexe : les chemins de traverse du discours littéraire francophone d'Afrique », in Flora Amabiamina et Bienvenu Nankeu (Dirs), *Discours et sexe dans les littératures francophones d'Afrique. Vers un changement de mentalités ?*, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 13.

²² Régine Mfoumou, *Descentes*, p. 108.

²³ *Ibid.*, p. 109.

²⁴ *Ibid.*, p. 110.

impossibilité de se livrer totalement à l'autre »²⁵, comme en témoigne le passage suivant :

*Contrainte d'abandonner mon corps à cet inconnu, j'étais déterminée à préserver au moins mes pensées et ma dignité passée, car c'était la seule chose qu'il me resterait de mon intimité. Alors, je l'écoutai parler tout seul aussi longtemps qu'il le désira, jusqu'au moment où il se déshabilla. (...) Moi, meurtrie, je me laissai faire sans l'en empêcher, comptant uniquement sur la minute qui achèverait ma torture morale et physique.*²⁶

Mais la souffrance ne se limite pas à l'instant d'abandon ; elle se prolonge à travers les traces laissées par le bourreau de la nuit sur son corps, mais également à travers les émotions ressenties. C'est ainsi qu'elle exècre son « haleine répugnante » qui augmentait son écoëurement. Yvette est aussi tenaillée par « l'horreur et le dégoût » de cet inconnu qui a ouvert, pour elle, « l'abîme funeste de [s]on affliction assurée »²⁷. S'en suivent des vomissements et des pleurs incessants qui s'érigent comme les seuls biais de répit pour le protagoniste. Ce commerce va se poursuivre tout au long du récit avec la réception journalière d'une dizaine de clients blancs aux mentalités aussi perverses qu'égoïstes. Pour échapper psychologiquement à ce supplice, la narratrice va s'adonner à la drogue. Celle-ci constituera pour elle un subterfuge pour résister aux douleurs et préserver son esprit des violences auxquelles elle ne peut se soustraire. La concernée en fait elle-même le témoignage :

*Ainsi commençais-je, à mon insu, à prendre une drogue douce dont je devins très vite dépendante parce qu'elle me permettait d'oublier tous mes maux, à la fois physiques et psychiques, pour satisfaire, jour et nuit, à un rythme effréné, les clients réguliers qu'on m'avait attribués. Au quotidien, j'en recevais une dizaine qui me laissait souvent des pourboires.*²⁸

²⁵ Christophe Premat, « Érotisme et refoulement de la mort dans *C'est le soleil qui m'a brulée* de Calixte Beyala », in Flora Amabiamina et Bienvenu Nankeu (Dirs), *Discours et sexe dans les littératures francophones d'Afrique. Vers un changement de mentalités ?*, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 42.

²⁶ Régine Mfoumou, *Descentes*, p. 113.

²⁷ *Ibid.*, p. 114.

²⁸ *Ibid.*, p. 117.

Le récit se poursuit avec le rachat d'Yvette par un de ses clients dénommé Richard qu'elle perçoit comme son « libérateur » car il se montre altruiste envers elle et la loge dans « son immense appartement » qui offre « une vue saisissante sur la Tour Eiffel »²⁹. Mais la suite de l'histoire est moins reluisante pour la migrante. En effet, la phobie demeure entre elle et son propriétaire car pour ce dernier, elle reste un être socialement inférieur. Il lui rappelle son statut dans sa résidence : « sa réponse, plutôt sèche, me fit entendre à demi-mots que j'avais tout intérêt à considérer ma présence chez lui comme passagère, car je lui étais étrangère »³⁰. Cette étrangeté est la cause une fois encore de dérives comportementales et de traitements sexuels déshumanisants. La Camerounaise y vit embastillée et recluse. Cela s'observe dès les premiers jours passés chez Richard. Ce dernier procède à des irruptions subites et violentes dans la chambre d'Yvette pour assouvir unilatéralement ses désirs sexuels. C'est une désillusion plus profonde qui s'opère et une mort psychologique plus douloureuse car elle survient après des espoirs d'un départ nouveau :

*À l'aube, alors que j'étais encore profondément endormie, Richard arriva dans ma chambre, dévêtu et décomplexé. Il me réveilla d'une manière énergique et pressante pour faire l'amour, excité par les aphrodisiaques dont il faisait régulièrement usage (...) Étonnamment, l'homme que je connaissais depuis peu me présenta un visage nouveau, dominateur et sans émotion. Il posséda bestialement mon corps comme jamais (...) Son comportement me fendit le cœur car je n'avais pas pensé revivre un tel tourment, surtout de sa part*³¹.

Le drame de la narratrice se perpétue et la douleur est décuplée parce qu'elle est chosifiée par son nouveau compagnon qui l'a « ôtée d'un enfer pour [la] plonger dans un autre »³². Elle est par conséquent restée dans l'esprit de son hôte un simple « outil d'échangisme »³³. En outre, la mise en procès de l'atteinte à la vie des femmes en France vise la conscientisation du lecteur, mais constitue davantage une plaidoirie en faveur d'une éradication des féminicides envers les immigrées africaines.

²⁹ *Ibid.*, p. 133.

³⁰ *Ibid.*, p. 134.

³¹ *Ibid.*, p. 136.

³² *Ibid.*, p. 146.

³³ *Ibid.*, p. 147.

3. Pour une éradication des féminicides et une revalorisation de la féminité africaine

L'esthétique romanesque de Régine Mfoumou plaide subtilement pour une éradication des féminicides ou des actes mortifères envers les femmes africaines parties en France à la quête d'un mieux-être. Elle dénonce l'inclination des Français à la violence et à l'exploitation sexuelle de ces dernières en raison des stéréotypes sur leur race et leurs origines. Bien plus, son œuvre est un appel à une relation nouvelle, à la définition de nouveaux rapports entre les migrantes et leurs hôtes blancs. Il s'agit de rapports fondés sur des principes de complémentarité, de valorisation des singularités et de pluralité, de refus de la négation de l'autre. En sorte qu'à terme, l'on parvienne à la philosophie de l'« ubuntu », chère à Nelson Mandela et selon lequel « je suis parce que nous sommes »³⁴. C'est vers cet idéal que tend Pageaux lorsqu'il évoque le terme de philie qu'il définit en ces termes : « La réalité étrangère est vue, jugée positive et elle s'inscrit dans la culture regardante tenue elle aussi pour positive et complémentaire de la culture regardée ». Il s'agit d'un « cas d'échange réel, bilatéral », de « connaissances et reconnaissances mutuelles, d'échanges critiques et de dialogues d'égal à égal »³⁵. C'est à cette relation de considération mutuelle que l'auteure camerounaise convie les deux altérités car, pour elle, les migrantes sont dotées d'humanité, de valeurs, de cultures susceptibles d'enrichir l'alter français. Elle en donne l'exemple avec l'organisation métaphorique de la vie des personnages au Cameroun et en France. À cet effet, l'on découvre que lors du Voyage de Georges à Yaoundé, Yvette et sa famille lui ont réservé un accueil chaleureux, dénué de tout préjugé et manifesté une hospitalité sans réserves. Le regard se situe au-delà des considérations exodermiques et met en évidence l'échange. À contrario, le séjour de la Camerounaise en France est symptomatique d'une descente aux enfers comme elle le relate elle-même dans cet extrait : « lorsque Georges était arrivé au pays, ma famille et moi lui avions réservé un accueil royal à la mesure de nos faibles moyens (...) Mais que s'était-il passé une fois que j'avais mis les pieds chez mon prétendu fiancé ? De la déception à

³⁴ Mandela cité par Séverine Kodjo-Grandvaux, « Effets de miroir : penser l'Afrique, penser le monde », in Alain Mabanckou (Dir), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Éditions du Seuil, 2017, p. 60.

³⁵ Daniel-Henri Pageaux, *op.cit.*, p. 72.

l'abîme »³⁶. Le second cas est par conséquent le contre-modèle, un exemple de situation dont l'auteure souhaite le bannissement au profit d'un contact harmonieux et humaniste. C'est donc d'un monde hexagonal nouveau dont rêve la romancière camerounaise ; lequel considère l'être féminin ainsi que ses atouts, valeurs et compétences.

Aux féminicides doivent se substituer la valorisation de la résilience des migrantes originaires d'Afrique. En effet, alors qu'elles sont issues d'un environnement régit par le patriarcat et où l'homme est le seul espoir de la famille, le roman de Régine Mfoumou dévoile une féminité érigée en porte-flambeau, en figure de sauvetage des siens restés au pays. La romancière exhibe ainsi une image qu'éludent les personnages français ; une sorte de démenti de l'idée d'une féminité profiteuse et essentiellement animée par la vénalité car son roman dévoile des personnes éprises de solidarité et capables de servir d'accompagnatrices, de partenaires dans l'atteinte des objectifs, malgré l'adversité. L'on le voit avec le parcours de la narratrice à Paris. Embastillée, violée, dévêtue et déshumanisée, elle garde la détermination de réussir sa mission : celle d'apporter les biens nécessaires à une famille indigente dont elle porte désormais les espoirs. Pour s'en convaincre, il faut lire ce passage où elle rapporte l'euphorie que provoquent ses expéditions d'argent : « Je coupai court à tout questionnement en lui parlant de l'argent expédié qu'elle pouvait aller récupérer aussitôt notre conversation terminée. La voix exaltée de ma mère me mit du baume au cœur (...) Je parlai également à mon père qui me remercia d'avoir pensé à eux »³⁷. À cela s'ajoute l'image d'une immigrée désintéressée.

Du texte, l'on ressort avec la perception d'une immigrée digne et pas encline au matériel car éduquée à l'acceptation de soi et de ses conditions modestes de vie. Cette perception est renforcée par la décision et l'insistance de Georges de la faire venir à Paris, déconstruisant l'idée d'une africanité immigrant en France pour dépouiller ses citoyens. Il y a aussi chez elle le refus de toute prétention, de toute exigence disproportionnée. De sa voix, l'on peut écouter ce rappel qui clame son innocence dans les difficultés financières de son compagnon et martèle les circonstances de sa venue dans ce pays :

³⁶ Régine Mfoumou, *Descentes*, p. 151.

³⁷ *Ibid.*, p. 118.

Quand tu es venu chez moi, tu m'as trouvée chez mes parents qui ne m'auraient jamais permis, avant toi, de vivre chez un homme sans être mariée, malgré notre pauvreté. Depuis que je suis chez toi, je t'ai déjà réclamé quelque chose ? Même mon voyage, c'est toi qui l'as décidé, non ? Tu te rappelles comment tu m'appelais pour me supplier de venir te rejoindre ? C'est pour cela que mes parents et moi avons finalement cédé. (...) Je n'exige ni ton argent, ni des vêtements. Jamais je ne me plains, tu le sais. Je me contente toujours de ce que tu veux bien me donner.

Outre la disposition des immigrées à s'intégrer et à faciliter le vécu de leurs couples, l'œuvre met en lumière aussi leur volonté de contribuer activement à leurs foyers.

La chosification dont est victime Yvette est la conséquence d'un regard dévalorisant qui ne perçoit pas l'altérité féminine africaine comme susceptible de contribuer à un mieux-être ensemble. Or, l'autrice démontre bien la volonté manifeste de celle-ci à ne plus représenter stricto sensu une charge pour Georges, mais aussi une force de propositions aux problèmes auxquels ils sont confrontés, une force physique apte à travailler pour subvenir elle aussi à leurs besoins. Cet état de chose est le signe d'une esthétique qui souhaite endiguer les actions mortifères et misogynes. À l'audition du personnage, l'on perçoit bien le modèle de relation homme blanc-femme africaine en France que l'œuvre promeut et qui devrait se poser comme un succédané de la phobie existante. Il n'est plus question ici d'une compagne, comme le pensent Georges et Richard, spectatrice, consommatrice et sans plus-value au couple, mais bien d'une femme soucieuse de son conjoint, de ses difficultés et de ses angoisses. C'est le sentiment qui se donne à lire dans le récit de la narratrice, suite à la décision de son homme de la vendre à une proxénète : « Seuls mes yeux consternés lui demandèrent pourquoi il ne m'avait rien dit de ses problèmes bancaires. (...) Je l'écoutai, choquée d'entendre que Georges préférait m'abandonner à Mammon plutôt que de m'allier à ses difficultés financières, afin qu'ensemble, nous essayions de les affronter »³⁸. Il y a là le vœu d'un univers hexagonal qui s'uniformise malgré les différences et qui

³⁸ *Ibid.*, pp. 102-103.

bannit les « frontières incrustées dans les esprits et dans les cœurs »³⁹ pour que vive l'humanité.

Conclusion

En définitive, *Descentes aux Enfers au Pays des Droits de l'Homme* est un roman qui campe la réalité mortifère à laquelle est confrontée de nombreuses migrantes africaines en France. Celle-ci est essentiellement causée par la pléthore de clichés répandus et diffusés sur les Noires africaines, lesquels relaient une féminité en manque d'intelligence, indigente, inférieure et intéressée. Ce qui, pour la communauté française, justifie sa phobie et les actes de violence, d'exploitation, de bestialisation, d'esclavagisation et de destruction perpétrés sur elles. Cet état de chose élude une volonté auctoriale de s'opposer fermement à l'abîme, à la déshumanisation, à l'Enfer dans lequel les immigrées africaines sont plongées une fois à Paris et de plaider ainsi pour un monde plus juste où primera leur humanité, le dialogue des cultures et des valeurs. Au demeurant, Régine Mfoumou invite les Hommes à la philosophie du bassaï qui consiste à « projeter son soi dans et à travers l'adversaire. Pénétrer son esprit avant de pénétrer son corps. Ne faire qu'un avec lui »⁴⁰. C'est donc à un renouvellement des regards, à une attitude de conciliation et d'acceptation de l'autre que la romancière camerounaise convie les lecteurs.

Références bibliographiques

1. AMABIAMINA, Flora « De la privation à la libéralisation de la parole sur le sexe : les chemins de traverse du discours littéraire francophone d'Afrique », in Flora Amabiamina et Bienvenu Nankeu (Dirs), *Discours et sexe dans les littératures francophones d'Afrique. Vers un changement de mentalités ?*, Paris, L'Harmattan, 2018.
2. MFOUMOU, Régine, *Descentes aux Enfers au Pays des Droits de l'Homme*, Paris, Rhema, 2011,

³⁹ Célestin Monga, « Penser la famine et la peur », in Alain Mabanckou (Dir), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Éditions du Seuil, 2017, p. 44.

⁴⁰ Felwine Sarr, *Dahij*, Paris, Gallimard, « L'arpenteur », 2009, p. 20.

3. KODJO-GRANDVAUX, Séverine, « Effets de miroir : penser l'Afrique, penser le monde », in Alain Mabanckou (Dir), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Éditions du Seuil, 2017.
4. MONGA, Célestin, « Penser la famine et la peur », in Alain Mabanckou (Dir), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Éditions du Seuil, 2017.
5. NSANGO NJOYA Mama, « Déterritorialisation et reterritorialisation de l'Eldorado : une lecture de *Descentes aux Enfers au Pays des Droits de l'Homme* de Régine Mfoumou », in Olfa Abrougui et Senda Souabni Jlidi (Drs), *Visages de villes. De la Renaissance à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2023.
6. PAGEAUX, Daniel-Henri *La Littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, 1994. PREMAT, Christophe « Érotisme et refoulement de la mort dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Calixte Beyala », in Flora Amabiamina et Bienvenu Nankeu (Drs), *Discours et sexe dans les littératures francophones d'Afrique. Vers un changement de mentalités ?*, Paris, L'Harmattan, 2018.
7. SARR Felwine, *Dahij*, Paris, Gallimard, « L'arpenteur », 2009.